

audiolivres

Millenium 6 - La fille qui devait mourir

★★★★

DAVID LAGERCRANTZ

Sixième épisode de la saga *Millenium* déjà vendue à 100 millions d'exemplaires. Et le troisième de Lagercrantz, qui a succédé à Stieg Larson pour raconter les aventures de Lisbeth Salander. Entre James Bond et *Mission Impossible*, Lagercrantz, avec la légèreté propre aux très bons faiseurs, fonce et prend le lecteur à la gorge sans le lâcher avant le feu d'artifice qui clôture sa trilogie. T. C. et J.-C. V.

Lu par Bernard Gabay, Actes Sud Audio, 10 h 30, 25 €

brèves

Prince of Cats

★★★★

RONALD WIMBERLY

Né dans la capitale américaine du crime, à Washington D.C., Ronald Wimberly a le physique d'un rappeur et dessine comme un bombeur de street art. Fan du hip-hop martial des Wu-Tang Clan et des tragédies de Shakespeare, l'artiste ose la transposition de Roméo et Juliette de Vérone à Brooklyn, au travers d'un roman graphique beau comme un clip de Gorillaz ! Dans cet ovni graphique et littéraire, les bulles remixent les vers du dramaturge élisabéthain avec l'argot afro-américain. La traduction française de Charles Recoursé est tranchante comme la lame des katanas des Capulets et des Montagues. Un album libre, chanel, gribouillé à l'acide et tout simplement mortel. Da.Cv.

Dargaud, 152 p., 19,99 €

Ni poète ni animal

★★★★

IRINA TEODORESCU

A dix ans, Carmen écrivait des poèmes prometteurs. Plus tard, elle est devenue amie avec le plus grand poète de son pays, dont elle apprend la mort au moment où la France, son pays d'adoption, est secouée par des manifestations sur les ronds-points. Tout la renvoie au souvenir de l'année 1989, en Roumanie, quand une révolution qui était aussi un coup d'Etat lui avait fait croire, à tort, que les dictateurs seraient remplacés par les poètes. P.My

Flammarion, 224 p., 18 €, ebook 12,99 €

Les mutations

★★★★

JORGE COMENSAL

Ramón, avocat, a perdu sa langue. Au sens propre : un cancer a conduit à l'ablation de l'organe qui était son principal outil de travail. Le drame conduit à des situations drolatiques quand le héros renverse les barrières des convenances sociales. La marihuana devient, grâce à sa psychanalyste, une agréable compagnie. Et un perroquet friand de grossièretés l'aide à s'affranchir des bonnes manières. P.My

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Isabelle Gugnon, Les Éditions, 208 p., 19,90 €, ebook 13,99 €

Cafés, etc.

★★★★

DIDIER BLONDE

« Le café est le bric-à-brac de mon imaginaire », écrit l'auteur qui nous avait déjà, par le passé, conduits en ces lieux habités par des personnages réels et hantés par d'autres, croisés à travers le cinéma ou la littérature. A petites touches, la poésie du quotidien ouvre sur tous les possibles des vivants – pour les disparus, le cimetière est l'autre pôle. On rêve avec Didier Blonde qui fragmente le réel en images d'une rare évidence. P.My

Mercurie de France, 128 p., 13 €, ebook 9,99 €



Didier Blonde. © CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD.

ROMAN



La mer à l'envers

★★★★
MARIE DARRIEUSSECQ
P.O.L.
256 p., 18,50 €
ebook 12,99 €

Une si jolie croisière en mer Méditerranée

Jusqu'où serions-nous prêts à aller pour sauver un migrant ? C'est la question que se pose Rose. Marie Darrieussecq y répond en brandissant la célèbre phrase de Bowie : « We can be heroes, just for one day. »

NICOLAS CROUSSE

Elle s'appelle Rose. Elle a la quarantaine. Elle est psychologue. Mariée. Deux enfants. Fatiguée par la névrose parisienne. Impatiente de déménager et de retourner vers le sud-ouest qui l'a vue grandir. Sa mère l'a convaincue de faire une croisière en Méditerranée en y emmenant son fils adolescent et sa fille. Façon, pour elle, d'aller chercher, aux alentours des fêtes de Noël, un peu de soleil et d'exotisme en flânant durant quelques jours paresseux sur un immense paquebot qui serpentera entre la Grèce, l'Italie, Malte et l'Espagne.

Un paquebot, que dis-je ! Un HLM de mer. Une forteresse de blancs. 300 mètres de long. Douze étages. 4.000 passagers. Un bateau-ville. Et le symbole d'une Babylone finissante, glissant lentement sur les eaux solaires... et maintenant prise d'assaut.

Ça se passe une nuit. Rose est réveillée par des bruits inhabituels. Elle sort de sa cabine sur la pointe des pieds tandis que les enfants dorment. Des cris. Des appels. Que se passe-t-il ? Sur la mer, tout petit, un chalutier à la dérive. Des migrants, entassés. Puis des hommes à la mer. Dont quelques-uns – femmes, enfants, jeunes hommes – repêchés à la catastrophe et soignés dans les caves du paquebot.

Parmi eux, un mort, que Rose en-

jambe, incroyablement. Quelques gamins paumés. Des mères en pleurs. En somme, toute la misère du monde en irruption soudaine sur cette croisière confort.

En exergue du dernier roman de Marie Darrieussecq, une phrase célèbre de David Bowie : « We can be heroes, just for one day... » On connaît la chanson. Surtout Rose, qui n'a rien d'une héroïne. Elle ne sauvera pas le monde. Elle n'a ni l'âme ni le courage d'une révolutionnaire. Elle a par contre, au cœur de cette nuit folle, un geste instinctif : à un jeune Nigérien sauvé des eaux et débarqué en cette rutilante compagnie, elle donne le téléphone portable et la parka de son fils. Elle fait ça sans réfléchir. Sans prévenir, non plus ni son fils ni son mari.

Le gamin s'appelle Younès. Le contact est aussi fulgurant que puissant. Bientôt Younès s'évapore. Mais vers quelle galère ? Est-il pris en charge ? Repart-il vers un nouveau cauchemar ? Rose n'en sait rien.

Culpabilité, mauvaise conscience

Le temps passe. Retour à la normale. Rose a-t-elle fait un mauvais rêve ? Non : un jour, le téléphone portable de son fils, désormais dans les mains de Younès, sonne. Que faire ? Rose a peur. Peur de ne pas être à la hauteur. Peur d'entendre Younès lui demander des choses impossibles – de l'argent, un hébergement, l'aide à une immense famille nigérienne ? Alors Rose ne répond pas. Dans les jours suivants, le téléphone se rappelle régulièrement à elle, comme une mauvaise conscience, doublée par le mensonge dans lequel elle s'est emmêlée : personne au sein de son entourage n'est au courant de cette aventure nocturne durant la croisière.

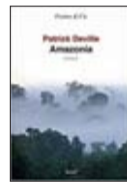
Et puis un jour, oubliant furtivement que Younès est propriétaire du portable de son fils, elle décroche. C'est lui ! Elle est prise au piège. Mais ne fait plus marche arrière. Younès est à Calais. Il est sévèrement blessé. Que lui est-il arrivé ? Cette fois-ci, Rose ne réfléchit plus. Elle saute dans sa voiture. Se bat pour retrouver Younès. Le ramène chez elle. Le remet sur pied. Affronte la rumeur. Défie l'opinion publique. Cherchera, avec lui, à lui trouver un avenir de l'autre côté de la Manche.

La mer à l'envers est au roman ce que *Welcome*, le film de Philippe Lioret, était il y a une dizaine d'années au cinéma. Une œuvre de sensibilisation à la question si controversée des migrants. Un pari sur l'humanité. Une preuve aussi, si l'on en doutait encore, que l'aide aux damnés de la terre n'a jamais tant été qu'aujourd'hui une épreuve de résistance active. Au terme de cette guerre qui n'a pas de nom et qui durera peut-être très longtemps, l'Histoire prendra la mesure des actes de résistance et de collaboration. En n'oubliant pas qu'entre les deux camps, il y eut dans la société civile des héros d'un jour. En ce sens, le livre de Marie Darrieussecq n'est pas qu'un roman rondement mené. C'est un témoignage sur ce que nous sommes en train de vivre.



Le roman de Marie Darrieussecq est un pari sur l'humanité. © CHARLES FRÉGER.

ROMAN



Amazonia

★★★★
PATRICK DEVILLE
Seuil
286 p., 19 €
ebook 13,99 €



L'étrange fraternité des lecteurs solitaires

★★★★
PATRICK DEVILLE
Seuil
54 p., 9 €
ebook 6,49 €

L'Amazonie de Patrick Deville

Elle ne ressemble pas à celle qui brûle sous les yeux d'un président Bolsonaro qui nie les apports de la culture.

PIERRE MAURY

Sans désespérer, Patrick Deville poursuit l'immense projet d'une série de romans « sans fiction » qui embrassent le temps et la géographie, dont *Amazonia* est le septième volume. Cet ensemble est enfin nommé, dans la liste des ouvrages du même auteur : « Le projet Abracadabra ». Et bien nommé. Car il y a une part de magie dans la manière dont l'écrivain nous emporte, de 1860 à nos jours, dans d'affolants tours du monde. Ceux-ci tiennent autant d'une manière ancienne de raconter, avec son lot d'aventures improbables, que d'une éblouissante modernité par les rapprochements saisissants effectués entre des faits contemporains entre

eux ou par des échos lointains retentissant jusqu'à notre époque, avec la présence de l'auteur pour témoin.

Le titre du nouveau roman en fixe le décor, très présent dans les débats qui agitent le monde ces semaines-ci, et il est d'ailleurs question au passage du dérèglement climatique qui, l'année dernière, « provoquait un été caniculaire dans l'hémisphère Nord, des incendies partout »... Quant à Bolsonaro, dans sa campagne soutenue par les évangélistes, il « annonçait la disparition prochaine du ministère de la Culture, ainsi que l'ouverture des terres indiennes à l'industrie forestière. » Patrick Deville n'est pas devin, mais il voit clair. Plaçant par ailleurs dans le même sac les Églises évangélistes déjà citées et les organisations non gouvernementales qui « sont la plupart du temps de simples escroqueries au service de leurs actionnaires ».

De troublantes simultanités entre l'art et l'industrie

Amazonia est cependant moins bâti sur des thèmes qui nourrissent (ou pourrissent) la conscience écologique d'aujourd'hui que sur les longs faisceaux d'une activité humaine intelligente tra-

uite par de troublantes simultanités entre l'art et l'industrie. Quand Jules Verne écrit, en 1860, son premier roman, *Paris au XX^e siècle*, la bourgade d'Iquitos est fondée dans la forêt amazonienne, « avancée triomphante de la civilisation industrielle ». Le même Jules Verne mettra, par la pensée, les pieds dans la région avec un autre roman, paru en 1881, *La Jangada*. Il en est alors, poussé par son éditeur, à chanter les louanges du Progrès. Avec quelques nuances : « Les progrès ne s'accomplissent pas sans que ce soit au détriment des races indigènes. »

Ne tentons pas d'embrasser, comme le fait Patrick Deville, la matière immense d'*Amazonia*. D'autant que cela conduirait à passer à côté de l'essentiel : la complicité entre père et fils lors de ce voyage accompli ensemble, en partageant paysages, lectures et réflexions.

En même temps paraît un petit livre dont la modestie contraste avec l'ambition du grand cycle romanesque, à moins qu'il remette les choses en place. Dans *L'étrange fraternité des lecteurs solitaires*, on lira ceci : « L'espoir du poème est de demeurer soustrait, et d'être lu néanmoins, de préserver la beauté et la pensée. »